

Rendez-vous avec l'écriture

Martin Doré (dir.), *Jean Éthier-Blais, Une vie en écriture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 204 p.

André Major (dir.), *L'écriture en question (Entretiens radiophoniques...)*, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1997, 298 p.

Gilles Marcotte, *Écrire à Montréal*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997, 180 p.

Julie Sergent

Numéro 90, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38065ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sergent, J. (1998). Rendez-vous avec l'écriture / Martin Doré (dir.), *Jean Éthier-Blais, Une vie en écriture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 204 p. / André Major (dir.), *L'écriture en question (Entretiens radiophoniques...)*, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1997, 298 p. / Gilles Marcotte, *Écrire à Montréal*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997, 180 p. *Lettres québécoises*, (90), 44-45.

Martin Doré (dir.), *Jean Éthier-Blais, Une vie en écriture*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 204 p., 22,50 \$.
André Major (dir.), *L'écriture en question (Entretiens radiophoniques...)*, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1997, 298 p., 27,50 \$.
Gilles Marcotte, *Écrire à Montréal*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1997, 180 p., 22,50 \$.

il ne
je nous com
jeu, en n'écrit
Dieu, je crois qu'il
tout ce que je vois profond
jein qui met le doigt et
que devien-drom - na
n'est-elle pas
elle de

Rendez-vous avec l'écriture

Quelques admirateurs et amis livrent leurs souvenirs de Jean Éthier-Blais.

Onze écrivains se confient aux journalistes de la radio.

Et Gilles Marcotte réunit ses travaux sur la littérature et la ville.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Julie Sergent

UN AN AVANT QU'IL SOIT TERRASSÉ par un infarctus (le 12 décembre 1995, dans une rue de Montréal) — aussi subitement, nous l'apprenons ici, que devait disparaître son père, soixante ans plus tôt —, Jean Éthier-Blais était contacté par Martin Doré, étudiant québécois au programme de doctorat de l'Université de Bâle, qui se proposait alors de travailler à l'édition complète des articles du critique, également professeur, écrivain et diplomate, parus pendant une période de vingt et quelques années dans *Le Devoir*. Mais le sort n'allait finalement permettre qu'une seule rencontre entre les deux hommes, niant à Doré le privilège de voir plus avant Éthier-Blais se matérialiser, et le renvoyant donc de nouveau, pour toujours, à l'homme de papier.

Portrait de l'absent

Si rien n'indique dans ce recueil placé sous sa direction que Martin Doré ait rejeté ses intentions premières (il fait d'ailleurs mention à quelques reprises de publications à venir), *Jean Éthier-Blais, Une vie en écriture* tend, vraisemblablement, moins à cerner l'œuvre du critique qu'à assurer au personnage une certaine réalité, et à fixer les quelques traits humains qui se seraient révélés, sans doute, au fil des rencontres. Conçu de fait comme « une sorte de biographie, forcément lacunaire, où l'homme apparaîtrait à travers l'idée que ses amis s'en font », l'ouvrage donne principalement la parole à une dizaine de collègues et amis (professeurs de lettres, écrivains, essayistes d'ici et d'ailleurs), qui furent chacun leur tour le témoin d'une époque de la vie du disparu.

Leur douleur est palpable. Pleurant la fin d'une amitié autant que celle, pour certains, d'une époque, ils racontent tour à tour un moment dans la vie d'Éthier-Blais. C'est l'occasion de le découvrir étudiant au Collège de Sudbury, puis plus tard à l'École Normale Supérieure de Paris ; d'apprendre ses déboires, et ses succès d'administrateur à l'Université McGill comme au Pen Club International ; de l'accompagner en Tunisie, où il possédait une maison ; de le suivre jusqu'au clavier de son piano, qu'il travaillait quotidiennement ; ou dans les boutiques d'antiquaires, où il aimait fureter. Mais de temps à autre, cette intimité, que l'on veut bien partager avec nous, n'est pas sans créer une certaine gêne : qu'importe — du moins quand on n'est pas atteint de voyeurisme extrême ! — de connaître le rituel matinal de l'homme de lettres ou de savoir qu'il était hypocondriaque ?

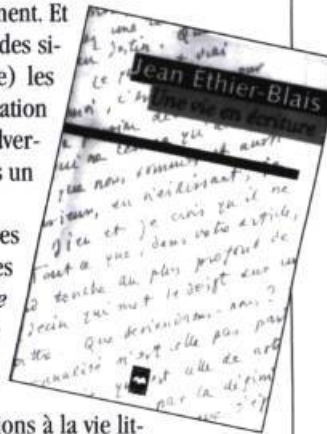
Fin connaisseur de la langue française, d'une grande érudition, discipliné, honoré par une mémoire phénoménale, humaniste, généreux, affectueux ; Jean-Guy Blais (qui aura laissé tomber le Guy et choisit de devenir aussi Éthier, du nom de sa mère, aux alentours de l'adolescence) est décrit ici sous ses meilleures coutures. Forcément. Et même ses défauts n'en sont pas tout à fait. Lorsque l'un des signataires, relevant (comme ils sont plusieurs à le faire) les réactions à l'emporte-pièce de leur ami, écrit avec admiration que « d'un mot, d'un seul, il mettait *knock-out* l'adversaire », on en vient à se demander s'il n'est pas d'ailleurs un peu trop grand, ici, pour être vrai.

Accompagné de lettres, de bibliographies, et de repères biographiques (qui recensent même jusqu'aux présences à tel lancement, à tel vernissage), *Jean Éthier-Blais, Une vie en écriture* atteint sans doute le but que s'était fixé son auteur, de cerner quelque chose de la vie d'Éthier-Blais. Pour ce qui relève plus proprement de son écriture, de ses considérations esthétiques, de ses contributions à la vie littéraire, il faudra se contenter de quelques commentaires ici et là, aller voir ailleurs, attendre de futurs ouvrages de Martin Doré, ou les Actes du Colloque international « Jean Éthier-Blais : dictionnaire de lui-même » qui a eu lieu l'an passé. Ou mieux : attendre la parution du journal qu'a tenu Éthier-Blais sa vie durant, et dont il a ingénieusement interdit la publication jusqu'en l'an 2025, centenaire de sa naissance.

Les belles rencontres

On lit, quelque part dans ces hommages à Éthier-Blais, que ce dernier ne croyait pas qu'un écrivain puisse être véritablement humble. Peut-être alors l'univers des écrivains, dont on publie aujourd'hui les entretiens dans *L'écriture en question*, est-il bricolé de toutes pièces, qui les montre plutôt accessibles, simples, souvent sages, attachants. Peu importe.

On profite depuis longtemps de ces rencontres mises en ondes par André Major, écrivain et critique, à la radio de la Société Radio-Canada sur le réseau FM, et qui tantôt abreuve la soif de connaître davantage un auteur aimé, tantôt initie à la découverte d'un auteur inconnu.



Guidées par des intervieweurs qui ont eux-mêmes un pied, et parfois les deux, dans l'écriture, ces rencontres ne débordent du cadre de la littérature que pour mieux y revenir et questionner les liens entre les morceaux de vie et les morceaux d'œuvre.

Le rang alphabétique des auteurs détermine l'enchaînement de ces entretiens, parus au cours des années quatre-vingt-dix, et pourtant on a l'impression que le recueil a été très savamment conçu, comme une symphonie où alternent les mouvements lents, les cavalcades, les chants et les processions et qui se laissent écouter d'une seule traite.

Là, c'est la voix tonitruante de Gaston Miron, qui récite ses poèmes, exprimant sans retenue les grands paradoxes de sa vie : tout ce temps arraché au combat social pour écrire, et toute la culpabilité d'écrire au lieu de combattre ! Puis c'est la douceur de Jacques Poulin, non moins tiraillé sans doute, mais dont les mots invitent moins à l'action qu'au recueillement silencieux. Et puis c'est Yvon Rivard, généreux, limpide, qui encourage à la ronde l'émergence des réflexions et des écritures. Là, c'est la sagesse tranquille de Claude Roy, qui conjugue ensemble la vie, l'écriture, la mort. Puis c'est Nathalie Sarraute, et son refus d'associer l'écriture à quel moment que ce soit de l'existence.

C'est la lutte pour un Québec français, qui s'affirme entre autres dans le discours d'André Brochu. Puis c'est Mavis Gallant, Montréalaise anglophone, de profession anglicane, qui raconte d'étranges années d'enfance dans un pensionnat catholique francophone... Richard Salesses, Réjane Bougé, Jean Larose, Lise Gauvin, Monique Durand, Jean-Pierre Denis et Gilles Archambault — auxquels l'ouvrage aurait peut-être dû par ailleurs accorder quelques mots de présentation — mènent les entretiens avec la présence et l'effacement qui conviennent, tantôt réagissant aux propos des écrivains, tantôt leur laissant toute la latitude de poursuivre leur réflexion. Un véritable festin.

Déambulations

Qui a suivi un peu la trace de Gilles Marcotte a déjà pu apprécier, par-delà la beauté de son écriture poétique, la sensibilité particulière de l'homme de lettres aux espaces. Non seulement, bien sûr, les espaces qui fondent l'architecture d'un texte et attisent l'œil du critique. Mais aussi ceux-là qui relèvent davantage de la pure géographie (lisez à cet effet, dans *L'écriture en question*, les tribulations de ses déménagements). Il n'est qu'à voir, dans le quatrième roman de l'auteur, *Une mission difficile* (et les titres des deux romans précédents, *Un voyage* et *Retour à Coolbrook*, en disent long), combien les déplacements — passages d'un lieu à un autre, atterrissages quasi magiques dans une contrée —, sont les moteurs du texte. Puisqu'il œuvre parallèlement depuis plusieurs décennies dans l'univers de la sociocritique, il semble assez naturel que Gilles Marcotte ait été l'auteur de plusieurs études sur l'écriture et sur la ville — sa ville d'adoption — : Montréal. *Écrire à Montréal*, paru dans la collection « Papiers collés », chez Boréal, réunit une dizaine de textes de l'auteur, parus entre 1988 et 1994 dans diverses publications. L'ouvrage est divisé en deux parties : « Variations sur la ville », (qui regroupe des études effectuées dans le cadre d'un projet de recherche universitaire), où Marcotte part sur les traces des premières images de Montréal dans la littérature, et « Histoires de Montréal », d'où il tire quelques illustrations plus modernes.

Mais l'intellectuel n'est pas sans histoire, et son premier texte nous le rappelle en remontant d'abord le temps jusqu'à ses premiers pas en terre montréalaise, dans les années cinquante, alors qu'il a quitté sa ville natale de Sherbrooke et qu'il savoure désormais la griserie de l'anonymat :

Devant ces édifices [écrit-il candide], je n'avais pas de nom ; par eux, par leur masse immobile, par leur indifférence au destin singulier, j'étais délivré de ce nom qui m'attachait au clan, me dictait mes conduites. J'avais le droit d'être seul.

L'euphorie de la nouveauté ne tardera pas à être relativisée. Et dès le texte suivant (« ... mais Montréal existe-t-il ? »), l'auteur emprunte un ton déjà différent, plus proche de la chronique d'humeur, pour dresser sarcastiquement la liste des « monuments » montréalais : l'oratoire Saint-Joseph, le site de l'Expo et le stade olympique, dont le « moignon de mât élève vers le ciel une supplication qui ne sera jamais entendue » !

Dans une suite d'articles qui traitent des œuvres de Gérard Bessette, de Michel Tremblay, de Claire de Lamirande, de Gabrielle Roy, d'Yves Beauchemin, de Jacques Poulin et de Yollande Villemaire, Marcotte abandonne peu à peu le ton personnel pour laisser parler, et écrire, le chercheur universitaire (du moins jusqu'au dernier texte, savoureux, à propos d'un roman de Mordecai Richler : « L'œil du corbeau »), et livrer ses impressions, ses questionnements. Avec *La bagarre*, de Gérard Bessette (dont un autre aspect était couvert en 1976 dans *Le roman à l'imparfait*), on verra ainsi les velléités d'écrivain de Jules Lebeuf échouer (encore !), qui ne parvient pas à « donner une âme » à la ville. Car

Montréal à vrai dire n'a pas d'âme [écrit Marcotte], et tous les Jules Lebeuf de notre littérature ne pourront, quoiqu'ils en aient, lui en donner une. [...] Montréal n'en a pas, ou en a plusieurs, trop, ce qui revient au même.

Et de fait, comme le montre l'ensemble de l'ouvrage, Montréal s'illustre de-ci de-là, timidement, dans la littérature, montrant plus volontiers une de ses singularités qu'une vue d'ensemble ; se scindant en quartiers, en classes sociales, en communautés, en langues et en combats de langues.

Empruntant à Montréal son état de *patchwork*, *Écrire à Montréal* est un recueil qui n'est pas sans étourdir parfois (ce sont plusieurs œuvres bombardées en quelques pages), sans égarer par moments (c'est un long texte sur Rimbaud qui ne semble pas tout à fait à sa place). Et régulièrement ravir. C'est Marcotte lisant *Solomon Gursky was Here*, de Mordecai Richler, et se troublant que l'on n'y fasse vraiment pas la part belle aux Canadiens français. Une belle conclusion, qui montre combien un roman ne fait jamais que refléter la réalité d'une société : il est la marque de l'unique, offerte à cet autre qui l'est tout autant.



Gilles Marcotte

Gilles Marcotte



ÉCRIRE À MONTRÉAL

Boréal

Téléphone (204) 237-8200 Télécopieur (204) 233-2373
340, boulevard Provencher, Saint-Boniface, Manitoba R2H 0G7
Courrier électronique: duble@pangea.ca
Site Web: <http://www.pangea.ca/~duble/>

 "25 ans d'édition"
LES ÉDITIONS DU BLÉ
"Un passé remarqué, un avenir assuré!"